Cannes, du cide à l'espor

Autor(en): **Gallaz, Christophe**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2000)**

Heft 11

PDF erstellt am: **01.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-932600

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Cannes, du vide à l'espoir

Par Christophe Gallaz

Le Festival de Cannes vient de s'achever, comme on sait, suscitant comme chaque année sa cohorte de commentateurs exaltés ou réfléchis. Ils nous renseignent généralement sur l'état planétaire du septième art aujourd'hui: quels réalisateurs? quels producteurs? quels acteurs? quelles trames narratives? quels publics? Autrement dit, ils nous renseignent sur l'art pour l'art qu'est le cinéma manifesté par le Festival de Cannes.

Pour quiconque cherche à définir sa propre position civique et politique dans le monde, cette approche à but consommateur est insuffisante. A son désir de rencontrer les œuvres cinématographiques en tant que telles, il «conjoindra» donc celui de prendre un peu de distance pour s'imposer quelques interrogations classiques.

Il se demandera par exemple: de quelle dérive intellectuelle les organisateurs de Cannes ont-ils été les victimes au cours des ans pour en arriver à vanter leur festival comme «le plus grand du monde» – et non pas comme le plus utile? Ou bien: pourquoi le dernier mélodrame de Lars von Trier, qui raconte la vie d'une femme écrasée par la misère sociale, ne produira naturellement pas le moindre effet sur la misère sociale réelle qui règne en nos sociétés néolibérales?

Ou bien encore: en suppliant les journalistes de ne pas révéler dans la presse la fin de son film, Lars von Trier organise-t-il une opération de *teasing* commercial pur et simple, en grand gérant de son propre *marketing* qu'il est, ou se place-t-il, en artiste élevé qu'il est aussi parfois, dans l'hypothèse d'une révélation esthétique fondatrice dont il faudrait préserver le caractère sacré?

Il est devenu délicat de répondre à ce genre de questions dans la mesure où nous fonctionnons tous aujourd'hui sur le mode d'un *zapping* mental accéléré. Une évolution s'est produite en nous. Plus les systèmes dans lesquels nous vivons chaque jour (urbains et professionnels) ont augmenté par leur taille et leur emprise exercée sur nous, plus nous avons mécanisé le réflexe de nous en éloigner par les moyens imagés du rêve, de l'indignation ou de la folie, c'est-à-dire, notamment, par les moyens du cinéma.

Plus nous nous sommes sentis réifiés par l'extension des villes, des ensembles architecturaux, des réseaux de transport ou des normes de comportement, plus la mise en images de notre environnement nous est apparue comme un salut possible dans le cadre de cet environnement. Ainsi de suite, jusqu'à l'accomplissement parfait de l'aliénation, voire de l'asservissement: à force de concevoir notre salut dans la mise en images de notre environnement, nous avons fini par ne plus distinguer à quel point cet environnement nous emprisonne et nous mutile, ni même à vouloir distinguer.

C'est en raison de ces circonstances, où la réalité qui nous enserre quotidiennement devient indissociable à nos yeux de sa transposition cinématographique, que nous ne sommes plus capables de savoir si Lars von Trier, en l'occurrence, est un escroc ou non. Nous abuse-t-il? D'où s'adresse-t-il à nous? Nous fait-il signe depuis la vie réelle que nous fuyons nous-mêmes, ou ne nous fait-il signe que depuis le cinéma dont nous avons fait le salut de notre vie réelle?

De même, le microcosme cannois des festivaliers, recomposé chaque année durant deux semaines, peut faire l'objet d'une réflexion comparable. Demandons-nous si les stars cannoises et leur cour médiatique sont les représentants, dans le vide de l'abstraction cinématographique, d'une petite communauté pré-démocratique – à l'instar de la petite communauté pré-démocratique formée par les aristocrates européens du XIXe siècle, qui se tenaient eux aussi dans le vide d'un fantasme social dont Gala, Paris-Match et Marie-Claire auraient fait leurs choux les plus gras.

Oui, du spectacle emphatique qu'est généralement devenu le cinéma, de la perception réduite au divertissement qu'en ont ses spectateurs, du «plus grand festival au monde» et de ses assises trafiquées réapparaîtra peut-être un jour quelque chose qui constituera miraculeusement la vraie vie, la vraie fraternité, la vraie solidarité, et les vrais gestes entre humains de cœur à cœur. Il est peut-être inadéquat de désespérer totalement. Moteur, donc, encore et toujours.